

LE TEMPS

1) Le temps, cet objet étrange

a) Le temps, intuition formelle

On dit qu'on vit dans le temps, et, de ce fait, le temps apparaît comme une réalité saisie immédiatement, et qui ne pose pas problème. Mais que veut dire ici : " dans " ? Le temps n'est pas un contenant, c'est-à-dire un objet déterminé avec ses limites. On dit : "le temps s'enfuit", et le poète, lui demande de s'arrêter, " O temps, suspens ton vol !". Mais un autre poète rectifie : "Le temps s'en va, le temps s'en va, madame / Las, le temps non, mais nous nous en allons / Et tôt serons étendus sous la lame". Il fuit ou nous fait fuir ? Le temps a-t-il l'existence d'un objet ? S'il était un objet, il serait déterminé, limité ; mais par quoi le temps (comme l'espace) peut-il être limité, sinon par un autre temps, comme l'espace par un autre espace ? Kant a prouvé qu'on peut démontrer que le monde a un commencement dans le temps (sinon on aurait une série infinie de causes et d'effets sans cause première ; mais qu'on peut aussi prouver le contraire : le monde n'a pas de commencement dans le temps, car, s'il en avait un, il y aurait avant lui un temps vide, un temps sans successions. Dans l'hypothèse du Dieu créateur, doit-on admettre un temps avant la création ? Si on l'admet, il faut aussi admettre que le Dieu éternel est aussi dans le temps, ce qui est contradictoire. Le temps est-il un milieu ? le milieu de vie, c'est l'entourage, et le temps est immanent aux êtres temporels

Le temps serait-il un simple concept, comme le concept de vérité, par exemple ? Pour Leibniz, le temps est l'ordre des successifs, comme l'espace est l'ordre des simultanés. Mais le temps, comme l'espace, a une réalité sensible immédiatement saisie ; je saisis directement le temps dans la succession des événements, comme je saisis l'espace dans la simultanéité des existants. Kant disait du temps et de l'espace qu'ils sont des intuitions formelles, c'est-à-dire non pas des objets, mais les formes selon lesquelles les objets sont perçus. Le concept d'un temps comme réalité continue, s'écoulant uniformément et irréversible, est un concept construit à partir d'une intuition formelle.

b) De l'intuition du temps au concept de temps

Il n'y a pas de temps comme objet dans l'expérience, mais il y a des temporalités, des successions continues, des sujets qui vivent temporellement et perçoivent les successions dans les choses, la temporalité du monde. Le temps est occupé par le changement, le mouvement : tout mouvement prend du temps, et c'est à partir du mouvement qu'on a entrepris de mesurer le temps : "le temps est le nombre du mouvement selon l'antérieur et le postérieur" (Aristote). Les mouvements astronomiques répétitifs (disparition et retour du soleil, mouvement annuel apparent du soleil, cycle lunaire) ont été pensés comme uniformes, et à partir d'eux on a mesuré le temps. On a ainsi abouti aux jours, aux années, aux mois, aux semaines... Les mouvements-étalons étant différents, l'organisation du temps n'est pas allée sans difficultés. Le "calendrier julien" fut établi par Jules César en -46. Il fut modifié par le pape Grégoire XIII en 1582, moyennant une suppression de 11 jours (le lendemain du jeudi 4 octobre 1582 fut le vendredi 15 octobre de la même année.

La mesure du jour réclamait un mouvement uniforme-étalon ; ce fut le mouvement du soleil avec les cadrans solaires. Pour la nuit et les jours sans soleil, les sabliers, les clepsydres. Avec l'invention du pendule par Galilée, on put fabriquer des horloges et l'on aboutit à une mesure du temps de plus en plus précise. "Le temps" désigne ainsi une série hiérarchisée de cadres à partir de laquelle les existants (ou étants) sont datés.

2) Les étants temporels

La radioactivité a permis de développer énormément le processus de datation des objets. On peut déterminer l'âge d'une montagne, par exemple. Les objets matériels subissent l'action continue

des objets extérieurs, et l'effet de cette action permet de déterminer leur durée ; mais celle-ci leur reste extérieure ; en eux-mêmes, ils ne durent pas. La planète Terre a environ 4,54 milliards d'années, et l'on estime la durée écoulée par l'Univers depuis le Big-Bang à 13.798 milliards d'années ; les éléments dont sont composés les êtres matériels agissent les uns sur les autres, et l'ensemble se transforme. Mais il ne se transforme pas par lui-même. **L'essence des êtres vivants est au contraire de se transformer, c'est-à-dire de durer ;** il y a la transformation linéaire du vieillissement, qui se termine par la mort et il y a les transformations cycliques qui reviennent périodiquement (chute des feuilles et leur réapparition au printemps, cycle menstruel... **Alors que l'animal subit la temporalité qui l'habite et par laquelle il change, l'homme, lui, se temporalise.**

3) Temps et Relativité

Mesurer le temps par le mouvement implique que l'on dispose d'un point fixe par rapport auquel un objet change de place : mesurer implique la simultanéité de deux repérages. Chez les Anciens, la Terre était ce point fixe ; pour Galilée, ce fut le Soleil. **Finalement, les points fixes disparaissent ; c'est de là qu'est née la théorie de la Relativité du temps de Einstein.** Pour rendre compte de l'échec de l'expérience de Michelson qui visait à prouver le mouvement de la Terre, Einstein abandonne l'idée d'un éther immobile par rapport auquel les rayons de lumière se déplacent, voit dans la vitesse de la lumière la vitesse-limite et montre que **toute mesure est fonction du mouvement du mesureur, ce qui amène la relativité des longueurs mesurées et par suite des temps.** D'où le calcul de Langevin : un boulet parti de la Terre avec la vitesse de 259.807 km/s (mouvement rectiligne et uniforme) reviendrait sur la Terre après 8 heures pour l'observateur terrestre, mais après seulement 4 heures pour le passager du boulet. Cette relativité du temps était d'abord réservée aux mouvements uniformes (relativité restreinte), mais Einstein l'appliqua aux mouvements uniformément accélérés (donc à la gravitation) ; c'est la relativité généralisée ; l'accélération y est remplacée par la courbure de l'espace (espace riemanien). La théorie de la relativité s'applique au temps-mesure. Bergson fait observer, au sujet de la fiction de Langevin, que, dans le système de la relativité où il n'y a pas de point fixe, à partir du moment où l'on choisit un point comme élément de référence, on l'immobilise ; le voyageur du boulet ne peut donc être pris comme référence, et tout calcul à son sujet est fiction

La réalité du temps n'est pas dans les mesures des physiciens, mais dans la durée des êtres temporels, et cette durée devient consciente en l'homme.

4) Le temps vécu

Une continuité sous une apparente discontinuité.

a) La discontinuité

C'est la succession des présents. Le présent : l'occupation actuelle ; la dimension du présent dépend de l'importance de la tâche. **Densité des "instants" décisifs. Différences dans la conscience du temps ;** sa quasi-disparition lors des tâches ou des spectacles passionnants. **Le temps interminable de l'ennui ;** la conscience est vide, et conscience de vide ; l'ennui comme prélude possible à l'angoisse (Baudelaire). **Les temps de l'attente :** attente d'un événement heureux, attente d'une douleur possible. **Le temps de la mémoire** (le souvenir d'un événement heureux rend-il heureux ?). **Le temps étrange du rêve.** L'appréciation des durées dépend de l'âge.

La durée vécue est bien différente du temps uniforme des horloges.

b) La continuité

A la limite, pour qui vivrait hors de soi, dans l'occupation objective qui est la sienne, la vie psychique serait faite d'états quasi impersonnels ; c'est le personnage du "On" de Heidegger. Il est évident que nous devons tous plus ou moins sacrifier au "On". Mais on revient aussi à soi. Ce "soi" se saisit comme une continuité ; je m'éprouve comme "ayant à faire telle tâche" ; le soi est d'abord

dirigé vers l'avenir ; il est projet ; Cet avenir est vécu dans la continuité du présent pour cela, je me tends vers lui, en même temps que je "retiens" le passé récent. La continuité psychologique est constituée par ces incessantes "protensions " et "rétentions" qui immobilisent le fuyant présent le temps de l'enregistrer, puis passent à la constitution du présent suivant ; **la conscience de soi s'apparaît ainsi plus ou moins clairement à elle-même.** Mais, là où elle se saisit dans son authenticité, c'est, à travers l'angoisse, dans la conscience d'avoir à mourir. **L'homme, dit Heidegger, est "l'être-pour-la -mort" ; la mort est sa possibilité la plus essentielle, puisque c'est le fait d'exister qui est en question.**

La conscience d'avoir à mourir :

1) amène une hiérarchisation des valeurs : "Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?"

2) donne un sens capital à chacun de nos instants ; le trajet vers la mort est irréversible, chaque événement est unique et demande à être vécu dans son originalité radicale ; on est loin de l'impersonnalité du "On". Une décision, une option que nous avons prises peuvent être reniées, elles ne peuvent être effacées. La mort fige l'histoire d'une vie : **" la mort change la vie en destin" (Malraux).**

Dans la conscience d'avoir à mourir, le moi se découvre dans son authenticité ; Heidegger le voit "en situation" (Dasein) et "délaissé" ; on meurt toujours seul, personne ne peut prendre ma place. La conscience d'avoir à mourir fait découvrir ainsi une temporalité originaire qui se pense temporalité authentique ; ce qui signifie qu'elle a rapport essentiel à l'être.

5) Temps et être

a) Le départ platonicien

Pour la tradition métaphysique, (Platon) **l'Être véritable est éternel et le temps en est la dégradation** ; le démiurge du *Timée* ordonne le monde ; **ne pouvant le rendre éternel, il lui donne le temps "image mobile de l'éternité"** ; le devenir infini du temps imite autant qu'il lui est possible la perfection de l'éternité ; pour saint Augustin, la succession indéfinie des générations imite l'unité divine et tend vers elle. **Si les étants se succèdent dans le temps, c'est qu'ils sont habités par la nostalgie de l'infinité et de l'éternité divines.**

b) Nietzsche et l'éternel Retour

Pour Nietzsche, le Bien platonicien, relayé par le Dieu chrétien, est mort. Mais non l'éternité et, **alors que la tradition métaphysique concevait le temps à partir de l'éternité, Nietzsche va du temps à l'éternité, par l'idée de l'éternel retour.** Idée qui semble l'avoir d'abord tourmenté, parce qu'il concevait l'éternel Retour comme la répétition du Même dans la suite infinie des temps ; mais il l'a finalement conçu comme la volonté que chaque instant vécu, dans la douleur ou le ravissement, soit éternel ; **l'Eternel retour est l'éternité présente dans le temps même ; seul le fort peut le vouloir, et ainsi cela devient un critère de sélection des hommes supérieurs.** Doctrine qui rappelle par certains côtés l'enseignement de Montaigne, de cueillir et d'approfondir l'instant qui passe, mais en donnant à cela une portée ontologique à laquelle Montaigne ne songeait sûrement pas.

Heidegger reproche à Nietzsche d'avoir conservé la notion métaphysique de valeur. Pour lui, c'est en se rattachant à l'Être perdu par la métaphysique, mais retrouvé par la méditation heideggerienne, que l'humanité trouvera son authenticité ; retrouver l'Être, c'est, au-delà de la vie habituée et de la banalité du "On", s'extasier devant l'événement absolu (Ereignis), la "merveille des merveilles" : que l'Être soit.

Cela suffit-il à donner un sens à la vie des hommes ? Ou faut-il se demander si la métaphysique n'est pas aussi morte qu'on veut le faire croire ?